



Numéro spécial 1970

Prix 3 F

LA VOIE DE LA PAIX

REVUE MENSUELLE

B. P. 20

36, rue du Maréchal Foch

14 - VILLERS - SUR - MER

Tél. 87-00-93 à Villers

C.C.P. Rouen 1277-90 C

*Jeanne Humbert*

---

DEUX GRANDES FIGURES  
DU MOUVEMENT PACIFISTE LIBERTAIRE ET NÉO-MALTHUSIEN

EUGÈNE HUMBERT  
SÉBASTIEN FAURE



En deuxième partie : Etude sur

**LES PROBLÈMES DU COUPLE**

l'amour - Culture de soi - Situation actuelle angoissante

Education sexuelle

L'explosion démographique, cause de misère et de guerre

Depuis sa fondation — voilà 20 ans ! — la VOIE DE LA PAIX a toujours gardé, libre de toute attache, une position engagée contre le fléau du militarisme pour une paix sans équivoque.

Son maintien et son développement ont été assurés grâce au labeur opiniâtre des uns, à la collaboration bénévole des rédacteurs, et au soutien de ses amis, abonnés et souscripteurs.

Depuis deux ans, nous avons donné à la VOIE DE LA PAIX une présentation plus agréable et un format plus commode, améliorations qui ont été appréciées de tous nos lecteurs. Nous voudrions qu'elle devienne de plus en plus l'organe de combat et d'information dont tous les hommes libres et épris de paix ont besoin.

Ce N° SPECIAL 1970, différent du format habituel (qui est de 21 x 27 sous belle ouverture), est adressé **gratuitement** à tous nos abonnés.

Les **nouveaux** abonnements que nous recevrons **avant le 31-12-70** bénéficieront du même envoi de ce n° spécial gratuit, ce qui représente une remise de 20 % sur le prix de l'abonnement simple.

<b>T A R I F D E S A B O N N E M E N T S</b>	<b>France</b>	<b>Extérieur</b>
<b>ABONNEMENT SIMPLE, 1 AN (10 N°s) . . . . .</b>	<b>15 F</b>	<b>18 F</b>
<b>ABONNEMENT DE SOUTIEN, 1 AN (10 N°s)</b>	<b>25 F</b>	<b>30 F</b>

*(Cet abonnement de soutien permet l'envoi, à titre de spécimen, de plusieurs numéros à quatre sympathisants en plus de votre abonnement personnel. Si vous ne pouvez nous fournir les adresses nous les puiserons dans nos fichiers. Merci pour eux. Pensez que, par cet abonnement de soutien, vous aidez à élargir notre audience).*

Règlement de **F** . . . . . (en timbres, mandat, chèque bancaire, ou par C.C.P. ROUEN 1277-90 C) à adresser à « La Voie de la Paix », B.P. 20, 14 - VILLERS-SUR-MER.

### **DIFFUSION DE CE NUMERO SPECIAL**

Nous prions instamment nos abonnés et lecteurs de s'efforcer de nous aider en offrant à la vente ce n° spécial dans leur entourage. A cet effet, nous leur consentirons (à partir de 5 exemplaires minimum) **une remise d'un tiers, soit 2 F au lieu de 3.**

**Hommage mérité à nos militants**

en exemple et en reconnaissance  
des services rendus à nos idées  
de libération de l'homme.

*Jeanne Humbert*

---

**DEUX GRANDES FIGURES  
DU MOUVEMENT PACIFISTE LIBERTAIRE ET NÉO-MALTHUSIEN**

**EUGÈNE HUMBERT  
SÉBASTIEN FAURE**



En deuxième partie : Etude sur

***LES PROBLÈMES DU COUPLE***

L'amour - Culture de soi - Situation actuelle angoissante

Education sexuelle

L'explosion démographique, cause de misère et de guerre



## Un grand précurseur

# EUGÈNE HUMBERT

Le 6 mars de cette année 1970, marque le centenaire de la naissance de celui dont je vais évoquer ici le souvenir ; celui qui, durant près de cinquante années accomplit cette tâche la plus belle, la plus noble la plus haute, celle qui prime les autres, qui autorise et réalise tous les espoirs humains de bien-être, de paix, de joie, de libération.

Mais l'oubli est un état qui échappe à l'analyse même. Il recouvre d'un suaire épais ceux qui, pourtant, méritent que l'on se souvienne d'eux pour le dévouement si parfaitement désintéressé qu'ils ont consacré à des causes difficiles. Tel fut le cas d'Eugène Humbert.

Eprouvant une gêne que l'on comprendra à faire un éloge qui pourrait sembler abusif de celui qui fut plus de trente ans mon compagnon fidèle, m'enrichissant de toutes ses connaissances, de ses idées généreuses, de ses goûts raffinés en art et en diverses matières, je me bornerai à rappeler ici ce que pensaient de lui plusieurs de ses amis ou collaborateurs qui l'ont touché de près. Dans un article nécrologique que j'ai publié dans *La Grande Réforme* de mars 1946, Gabriel Giroud écrivait entre autres choses :

*« Né à Metz en 1870, il était, si je ne m'abuse, fils d'un commandant et d'une accorte et brune cigarière. Je fis sa connaissance, il y a je crois*

bien, plus de quarante-cinq ans, chez Paul Robin, que la presse alors discutait, et où se rencontrait toute une jeunesse enthousiaste, avide de justice et de nouveautés.

L'allure magnifique et désinvolte d'un combattant : haute taille, visage énergique, menton volontaire, œil vif enfoui profondément sous de puissantes arcades sourcilières, tel alors se présentait Eugène Humbert. Sa voix très douce pour les amis, devenait impérieuse et forte dans la discussion. Il y passait alors les chaudes indignations et les haines du révolté, les rêves et les enthousiasmes du visionnaire et du penseur. Il me confia très vite qu'il avait eu la plus rude expérience de la vie. Quelques semaines de fréquentation fraternelle, quasi quotidienne, me montrèrent qu'il possédait une sérieuse instruction d'autodidacte puisée dans d'immenses lectures et de solides connaissances et science sociale surtout, et en anatomie, physiologie et médecine. Il fréquentait par ailleurs les cercles politiques et lettrés. Il venait de Nancy où il avait été au premier rang, militant libertaire. C'est là que l'atteignirent les tracts, brochures, livres théoriques et pratiques, où Paul Robin exposait et défendait la thèse du malthusianisme. C'est là qu'il lut l'Education intégrale, Régénération et les Eléments de Science sociale du Dr George Drysdale, que diffusait alors la Ligue de la Régénération Humaine.

A la vérité Eugène Humbert n'était point encore, à cette époque, entièrement avec nous. Il restait profondément pénétré des vues de Pierre Kropotkine, d'Elisée Reclus, de Sébastien Faure, etc. Et s'il adoptait les vues éducatives, elles ne lui paraissaient être cependant que des conséquences, résultats ou corollaires de l'instauration d'une société libertaire, à fonder tout de suite et par tous les moyens, et surtout par la Grande Révolution.

Mais il ne tarda pas à réviser ses jugements, à revoir et censurer sa doctrine. Paul Robin l'entraîna vers d'autres conceptions et d'autres moyens d'assurer la conquête du pain, de préparer l'éducation des masses de maintenir la paix, de tirer la douleur universelle. Il perçut bientôt que les faits naturels s'imposent aux vues des bâtisseurs de cités, qu'ils constituent l'infrastructure des constructions politiques et sociales et qu'il est de nécessité absolue d'en tenir compte pour fonder toute organisation des foules humaines prétendant assurer à l'individu la liberté, l'indépendance, la paix, le droit de vivre. Sans rien avoir à abandonner de son idéal, mais bien au contraire, dans la certitude qu'il le servait mieux encore, il s'engagea dans l'apostolat néo-malthusien.

Il le fit avec une fougue qui ne le lâcha plus. Corps et âme il fut au service de la limitation des naissances, de la suppression du prolétariat. Recrue de choix, apôtre qui allait manifester sa puissance. Il avait été quelque temps le gérant de Régénération ; mais quand Paul Robin, qui éprouvait mille difficultés à s'adjoindre des militants disponibles pour administrer la Ligue de la Régénération Humaine, m'annonça, en 1903, une combinaison qui permettait à Eugène Humbert, s'il y consentait, de devenir, en lui assurant les moyens d'existence, son collaborateur et continuateur, j'applaudis de tout cœur.

Notre ami s'installa peu de temps après chez Paul Robin, et se mit à l'œuvre avec une telle ardeur, une telle intelligence, une telle clairvoyance que peu de semaines après son entrée en fonctions, le nombre des adhérents de la Ligue, et des abonnés au journal, montait en flèche. Eugène Humbert se révélait un conducteur, un animateur, un maître ».

La collaboration d'Eugène Humbert à l'œuvre de Paul Robin se poursuivit jusqu'en 1908, c'est-à-dire, à peu près au moment où celui-ci, fatigué

moralement et physiquement atteint, cessa toute activité. Eugène Humbert prit alors la décision de fonder son propre organe *Génération consciente*, dont Gabriel Giroud nous entretient encore :

*« Et des foyers nouveaux de propagande de limitation des naissances s'allumèrent. Mais aucun d'eux n'eut la force, l'éclat, la sincérité et la grandeur de celui qu'Eugène Humbert sut entretenir par son nouveau périodique Génération consciente. Aucune n'eut la belle tenue, la grande allure sous laquelle, tout de suite, se présenta, menée par lui, cette petite feuille mensuelle, documentée, étoffée, littérairement rédigée, artistiquement présentée... Il y avait là, entourant le hardi pionnier Nelly Roussel, Fernand Kolney, Albert Lantoine, Sébastien Faure, Manuel Devaldès, Pierre Marquet, Paul-Napoléon Roinard, Léon de Bercy, Louis Grandidier, Jean Marestan, Victor Méric, Marie Huot, Jeanne Marqués, Alfred Naquet, les docteurs Meslier, Klotz-Forest, Darricarrère, Fernand Mascaux, etc... pour ne citer que les plus notoires parmi tant de propagandistes ardents, dévoués et compétents.*

*Et c'est ainsi que pendant six ans, jusqu'à la guerre de 1914, un groupe cohérent où régnait la même conviction profonde s'évertua à examiner, à la lumière du principe de population, les questions sociales, les systèmes proposés par les esprits les plus avancés, les plus divers, pour établir la communauté future d'aisance, de paix, de liberté, à conquérir la France et si possible le monde, aux vues eugéniques, à montrer la valeur individuelle, familiale et sociale de la restriction natalitaire.*

. . . . .  
*Il est superflu de dire que cette propagande humaine, que cette propagande par le fait, bien plus redoutable que l'autre, ne se poursuivait pas sans soulever l'indignation intéressée des vertueux défenseurs de la Morale et de la Société. Eugène Humbert connut les poursuites et la prison. Il les supporta avec vaillance, comme il supporta allègrement les inévitables diffamations, les calomnies et menaces qui constituent la récompense habituelle des précurseurs. Rien ne l'empêcha de continuer avec ténacité, joyeusement, pourrait-on dire, six années durant la plus vivante des propagandes. Elle fut interrompue par la guerre de 1914.*

*Et c'est seulement en 1931 qu'il put reprendre son apostolat. Il fonda alors la Grande Réforme. Secondé par Jeanne Humbert, son admirable compagne, que la vérité salvatrice et la grandeur de l'œuvre entreprise empoigna, il parvint à maintenir haut et ferme, audacieusement, dangereusement, en dépit de la loi criminelle du 31 juillet 1920, la pensée néomalthusienne et eugéniste.*

. . . . .  
*Pour la seconde fois leur apostolat fut interrompu par la guerre ».*

Gabriel Giroud continue son article sur des souvenirs personnels et sur les derniers moments vécus durant la guerre avec son « vieux compagnon de lutte » comme il l'appelait. Voici maintenant quelques lignes lues par Aurèle Patorni, lors d'une réunion que j'organisai à Paris « pour reprendre contact » avec les amis le 31 mars 1946. Ecrivain et conférencier Aurèle Patorni appartient à la phalange des militants pacifistes libertaires des années 30-40 et collaborait régulièrement à la *Patrie Humaine* de Victor Méric, à notre *Grande Réforme* ainsi qu'à la *S.I.A.* où il récolta condam-

nation à l'amende et à la prison ; il fut aussi un des premiers au côté de Bauchet quand il fonda La Voie de la Paix :

« C'est en 1926 que je rencontrai Eugène Humbert pour la première fois. Quelques jours auparavant, mon ami Fernand Kolney, qui venait de m'écrire une préface pour Les Fécondations criminelles, m'avait dit : « Votre livre sera édité, Eugène Humbert me l'a promis. Vous connaissez Humbert ? C'est un esprit rare ! » Tous ceux qui ont connu Kolney savent combien il était parcimonieux de ces qualificatifs. Mais, la semaine suivante, la vigueur de son éloge se justifiait amplement. Eugène Humbert était devant moi. Je le vois encore, debout, puissant, corps d'athlète, tête de lutteur aux yeux profonds et volontaires et pénétrants, aux traits burinés par les plus rudes épreuves. Et, comme je m'apitoyais en lui parlant des années de prison qu'il avait subies pour ses idées :

« Oui, fit-il, celui qui a connu cela en est à jamais marqué ! Mais pas diminué, ajoutai-je ».

Il me répondit par un geste cependant qu'une flamme plus vive encore ajoutait à l'ardeur de son regard. Et je compris que la souffrance l'avait trempé comme une lame d'acier. Nous causâmes longtemps. Il s'employa à faire paraître mon livre ; nous nous revîmes souvent avec une sympathie croissante qui devint une amitié.

J'appris une foule de choses à son contact autant qu'à ses conférences où j'assistais, où je le secondais parfois, où je m'évertuais à défendre nos idées communes, où je m'émerveillais toujours de son éloquence si naturelle, si enjouée, empreinte à la fois de vigueur et de bonhomie, cette éloquence qui prenait l'auditeur par une logique serrée, une argumentation touffue et qui tordait en loque le contradicteur imprudent.

Spontanément je collaborai à son journal La Grande Réforme, où la générosité de sa pensée se donnait toute liberté, et quand Jeanne Humbert présentait les livres qu'elle venait de publier, Le Pourrissoir et Sous la cagoule, j'eus la joie de commenter ces pages douloureusement vécues par l'auteur, pleines d'un réalisme cinglant et pourtant empreintes de cette haute pitié dont parfois les victimes savent flageller leurs bourreaux.

La guerre éclata, nous dispersa.

C'était bien cette guerre qui surprit tant d'indifférents et d'ignorants, cette guerre dont Eugène Humbert avait scientifiquement prophétisé la durée, l'horreur et l'étendue, dont il avait dénoncé les causes bien plus complexes encore que les malfaisances du capitalisme, cette guerre qu'il avait combattue avec autant de fougue que de désintéressement.

Et ce fut cette guerre qui, par une de ses conséquences infinies, l'abattit farouchement dans les circonstances que vous savez, en un jour où son allégresse saluait une double aurore.

Eugène Humbert, toi qui dédaignas la vie facile que tu aurais pu connaître en te soumettant à la cangue officielle, toi iconoclaste impénitent qui tentas d'éclairer une époque plus enténébrée encore que le moyen âge, Eugène Humbert, esprit libre parmi ceux que tu voulus libérer au prix de ta liberté même, toi qui jusqu'à ta fin crus au bon sens et au bonheur possible des hommes, je t'adresse ici l'hommage fraternel et sincère du nihiliste total que je suis devenu. Car malgré le pessimisme dont je m'enveloppe, comme un suaire, je subis encore les clartés rayonnantes de tes regards dardés sur un monde qui ne te méritait pas ! »



Je ne veux, non plus, laisser impubliée cette lettre que m'envoyait Paul Reboux, quand il apprit la mort de mon mari. Cet écrivain si divers fut toujours un fervent de nos idées et il a publié livres et articles pour les défendre :

*« Madame, les éternels sincères seront les éternels vaincus. En ce monde nouveau de valets et de coquins, quelques âmes d'élite se sont éteintes : Eugène Humbert d'abord, qui fut la vertu et la sagesse, et la clairvoyance aussi ; ce brave Gilles, si alerte, Victor Margueritte que je m'honore d'avoir eu pour ami, Georges Yvetot, un des pères du Syndicalisme, Sébastien Faure, dont j'aimais les idées généreuses, Berty Albrecht que j'ai célébrée en une conférence, Fénéon, dépositaire d'une tradition intellectuelle que la bourrasque hideuse a emporté ; Léon Deffoux, si tendre et si généreux, l'éblouissant La Fouchardière, l'harmonieux Léo Daniderff... et tant d'autres, dont vous avez évoqué pieusement la mémoire.*

Veuillez trouver ici l'expression fervente du chagrin que je ressens à savoir Eugène Humbert à jamais disparu, et n'est plus notre compagnon d'idées. Et veuillez être persuadée que je continuerai à le tenir pour un brave homme, ce si brave homme qui avait voué sa vie à une doctrine dont la sagesse s'atteste de jour en jour.

Croyez-moi respectueusement à vous ».

Après un préambule touchant à l'intention que nous avons de fonder une Association des Amis d'Eugène Humbert, notre jeune ami et collaborateur Robert Grosclaude (Pierre Sera) décrit l'opinion qu'il avait de celui qui l'introduisit dans le domaine de la presse évoluée et lui facilita son entrée aux journaux comme *La Patrie Humaine, La Volonté*, etc :

*« J'ai connu Eugène Humbert seulement en 1934, rue de la Duée. Il dirigeait La Grande Réforme, dans le minuscule bureau d'alors, qui était une soupente ou un grenier bien plus qu'un local de bureau et auquel on accédait par une sorte d'échelle de meunier. Le cadre importait peu. Quiconque a grimpé cette échelle a connu une source d'élévation spirituelle peu commune. Un second Prométhée peut bouleverser le destin des hommes. Il s'appelle Malthus. Et s'il n'est pas comme le premier lié sur un rocher à se faire dévorer le foie par un vautour, ses idées haïes et méconnues sont clouées à tous les piloris du monde, et ses disciples ont tout à craindre de la nuée de corbeaux de l'Eglise, aidés par des poulets qui n'ont rien de littéraires.*

Le 27 de la rue de la Duée était la succursale française du néo-malthusianisme mondial et il est curieux de constater que c'est dans notre pays de prétendue liberté traditionnelle, que les malthusiens bénéficiaient du plus grand nombre de procès et d'années de prison. A rude combat, rude combattant. Eugène Humbert avait une âme de fer. Et pourtant, il était difficile de trouver un causeur plus aimable que lui, un théoricien plus agréable et plus compréhensif. Il parlait avec une lenteur aisée et dès les premières paroles on se sentait conquis, en confiance. Il était d'ailleurs particulièrement bienveillant envers la jeunesse et ses efforts. A le voir, on se rendait compte que l'on trouvait enfin un homme portant son point d'appui en lui-même, un homme devenu indifférent à la louange comme au blâme, sa dignité naissant d'une légitime estime de soi.

En dépit des malheurs peu mérités qui avaient empoisonné une partie de sa vie déjà longue, il avait conservé un corps robuste, sain, un jugement calme, une générosité totale, et par ces qualités premières, il faisait

honneur à l'humanité. Mais Humbert avait aussi du génie, en ce sens que personne ne raisonnait comme lui. Il y avait dans ses idées un mouvement ailé qui exaltait aussitôt son auditoire. Et ses répliques déconcertaient par leur netteté logique. Il est vrai qu'il croyait à la raison d'une façon absolue, pour vivre individuellement et en société. De notre siècle à nous, siècle de marchands de vent, il restera, si tout ne s'effrite pas, comme un des seuls qui soient restés champions de l'honnêteté intellectuelle. Rien dans sa vie qui corresponde à un escamotage des idées, par tactique ou par opportunisme. Il aimait trop le peuple pour accepter de le duper, même momentanément. Il savait aussi que si l'on ne vit pas comme on pense, on finit par penser comme on vit. Avec l'opinion entière contre lui, comme cela est arrivé, il ne cédaît pas un pied de terrain. Mais loin de s'enfermer dans un orgueil spectaculaire d'incompris, ou bien encore dans la tour d'ivoire d'un philosophe déçu, il cherchait sans relâche des adeptes nouveaux parmi ses jeunes lecteurs, ou dans son entourage, faisant toujours appel à la logique, à ce bon sens paysan que tout Français porte en lui, et il était très fier de ses recrues. Il n'adoptait pas le langage pédant des professeurs diplômés, qui bien souvent n'est qu'une loquacité stérile, non plus que ce ton régent de collègue qui traite les hommes comme des écoliers ; de par sa formation anarchiste il savait ce qu'il faut dire, il savait que la persuasion est le seul enseignement qui compte, parce que librement consenti, et c'est ce principe lumineux qui avait dû développer en lui une force convaincante extraordinaire, où les arguments semblaient jaillis comme par miracle, ordonnés, à point, dans une fougue naturelle. En réalité, tout cela était préparé à l'avance. Humbert était un travailleur. Il avait tellement médité sur la question sociale et la question de population qu'il ne pouvait plus se tromper.

Pendant quarante années — et qu'il a fallu lutter pour le faire — il a répandu les notions d'eugénisme et d'hygiène avec en premier lieu la prophylaxie des maladies vénériennes, redoutables par leur séquelle, qui se transmettent à travers plusieurs générations : les instituteurs connaissent bien ce problème de l'enfance déficiente, et ils étaient la pluralité des abonnés de La Grande Réforme. Pendant quarante années, Eugène Humbert, preuves en main a démontré que la surpopulation est cause de misère, de prolétariat (c'est d'ailleurs son sens étymologique), de famine, de fascisme de droite ou de gauche, et de guerre...

. . . . .

C'est cet homme-là qui n'enseignait que douceur et pacifisme qui a été condamné à plusieurs reprises par les tribunaux de la III<sup>e</sup> République et que Vichy a maintenu en 1943 à l'âge de 73 ans, en prison pendant deux ans, dans une ville où les bombes pleuvaient nuit et jour, sous l'inculpation d'avoir procuré à un bûcheron, un livre intitulé La Question de Population ! On croirait rêver devant une telle monstruosité si l'époque n'était aussi fertile en horreurs.

Je suis allé le voir dans sa prison. C'était le régime féroce du temps de guerre. Parmi l'appareil ordinaire des hauts murs, des grilles et des porte-clés, ils étaient huit hommes par cellule, entassés sur des paillasses où pullulait la vermine. Ah ! tout cela n'a guère à envier aux oubliettes de Louis XI. On connaît la fin de ce drame. Humbert, malade, transporté à l'hôpital. Pendant ce temps la prison est bombardée et la cellule que venait de quitter Humbert était anéantie. Il se croit à l'abri d'un tel accident sous la protection de l'immense croix-rouge qui s'étale sur le toit de l'hôpital situé à plus d'un kilomètre en dehors d'Amiens. Mais deux jours exactement avant d'être libéré, après avoir tant souffert

*fert en résistant au delà des forces humaines pour reprendre son œuvre, Eugène Humbert, âgé de 74 ans, était tué par une torpille aérienne, prenant pour cible l'hôpital.*

*Il avait préparé sa valise pour rien... »*

L'allocution de Robert Grosclaude continuait sur les motifs de notre réunion et notre désir de fonder un groupe portant le nom d'Eugène Humbert, il annonçait aussi la prochaine sortie de mon livre, qui parut en 1947, et qui relate non seulement ce que furent la vie et l'action d'Eugène Humbert, mais également une grande partie de l'histoire du mouvement néo-malthusien français.

Présidée par Georges Pioch, cette assemblée où participèrent comme orateurs, ou par lettres, outre ceux nommés ci-dessus Henri Jeanson, Armand Charpentier, Albert Lantoine, Louis Launay, Manuel Devaldès qui précisa quelques faits avec sa minutieuse concision habituelle, un comité fut nommé composé, comme président d'honneur : Manuel Devaldès ; président, Pierre Rognard ; secrétaire général, Robert Grosclaude, Comité effectif : Mme Colette Aynard, avocat ; docteur Abel Lahille, Louis Louvet et Simonne Larcher, directeurs de *Ce qu'il faut dire* ; G. Marchioni, Bernard Mathieu, chirurgien-dentiste ; Georges Pioch écrivain et Jacques Sautarel.

Je dois ajouter, en conclusion de ce mémoriam, que les activités de mon mari dataient de loin, de son extrême jeunesse. Il avait été mis très vite en contact avec des personnages hors du commun (dont les Reclus, à ce moment en instance dans la contrée lorraine) avec lesquels il échangeait sans fin des vues sur les injustices sociales, la grande misère des uns devant l'insolente richesse des autres, la féroce exploitation qui sévissait, à ce moment surtout dans les usines et dans les ateliers, les mensongères promesses des politiciens de tout poil, la pression révoltante des militaires et des gens d'église sur les multitudes résignées. Tout cela fermenta dans son esprit réceptif et la lecture des œuvres les plus marquantes des principaux leaders libertaires acheva de l'éclairer et exerça son intelligence fureteuse à l'analyse, au libre-examen. De là, son comportement futur.

Quand vers 1896, il rencontra le promoteur du malthusianisme en France, le remarquable professeur Paul Robin qui venait de fonder sa revue *Régénération* (organe français de la Ligue Universelle pour la Régénération Humaine dont le siège était à Londres), tout de suite, il comprit que là, résidait un remède réel sans lequel toutes les autres réformes restaient inopérantes. Paul Robin fit d'Eugène Humbert son collaborateur immédiat comme administrateur et gérant de sa revue. Gabriel Giroud dit très exactement ce que fut pour Humbert ce nouvel apostolat. Je n'y reviendrai donc pas. Quand *Régénération* cessa son activité en 1908, Eugène Humbert créa tout aussitôt un nouvel organe néo-malthusien *Génération consciente* que la guerre de 1914-1918 devait tuer en plein essor.

Pendant le court répit de paix qui sépara la prétendue « der des der » de la deuxième guerre mondiale, Eugène Humbert créa, avec de bien maigres moyens et malgré la loi libéricide du 31 juillet 1920, non encore abrogée, et qui interdit toujours la propagande anticonceptionnelle, un nouveau périodique qu'il intitula *La Grande Réforme* où il continua, avec plus de hardiesse que ne le permettaient les textes légaux, sa mission éducatrice. Avec nos amis Gabriel Giroud, Manuel Devaldès, Jean Marestan, Paul Reboux, Aurèle Patorni, le docteur Lahille, Robert Grosclaude et d'autres écrivains qualifiés, je l'aidai de mon mieux dans

cette dangereuse entreprise par mes articles et mes conférences, et notre labeur consubstantiel s'achemina ainsi sans trop de dégâts, jusqu'au centième numéro en août 1939, ce numéro qui fut fêté par un banquet au restaurant du Nègre à Paris, que présidait Paul Reboux et où, en plus du président, prirent la parole Félicien Challaye qui était présent avec sa femme (F. Challaye qui, comme on le sait servit l'idée de paix qui nous est chère dans *La Voie de la Paix*, dès sa création). Eugène Humbert, Robert Grosclaude et moi-même qui présentait l'ouvrage du Dr Lahille, *Question d'actualité*, Fernande Féron, journaliste. Des lettres d'excuses furent lues et parmi elles celle d'Henri Jeanson, Henry Bellamy, Georges de La Fouchardière, Gabriel Giroud, Victor Margueritte, du Dr Sicard, de Plauzoles qui écrit entre autres choses « J'aurais été heureux de profiter de cette occasion pour dire l'estime et l'admiration que m'inspirent l'activité et le courage d'Eugène et Jeanne Humbert et les précieux services que rend *La Grande Réforme* en opposant une documentation précise aux folles doctrines des « natalistes ». La défense du bon sens devient de plus en plus difficile, c'est une raison de plus d'applaudir et de soutenir ceux qui continuent le bon combat ».

Ce numéro d'août 39 précédait de peu le fatal déclenchement du conflit dévastateur de septembre. Et ainsi que l'a rappelé Robert Grosclaude, cette maudite guerre n'épargna pas Eugène Humbert qui fut tué le 25 juin 1944 à l'hôpital d'Amiens par les bombes alliées, la veille même de sa libération. Ainsi finit injustement le plus antimilitariste des hommes (un des rares objecteurs de conscience qui s'insoumirent à la guerre de 14). Durant toute sa carrière de militant, il réunit ses efforts persévérants dans une complète synthèse d'idées salvatrices : néo-malthusianisme, éducation intégrale, pacifisme total. Il fut, entre les années 30-40 avec nos camarades de la Ligue des Combattants de la Paix, un de ceux qui s'attachèrent à faire connaître notre point de vue du pacifisme intégral ; c'est lui qui m'incita à faire des conférences pour défendre la paix sans cesse menacée et, sous ce titre : « Contre la guerre qui vient », je parcourus bien des provinces. De même, Humbert et moi, collaborâmes activement au *Barrage* le journal de la Ligue extrêmement combatif. On peut dire qu'Eugène Humbert, esprit indépendant et averti fut un des plus ardents parmi les militants libertaires, pacifistes et néo-malthusiens.

Ses idées clairement exprimées et diffusées avec une énergie et une ténacité jamais démenties rejoignent celles que nous avons plaisir à retrouver dans l'ouvrage de haute qualité de l'écrivain Desmond Morris « Le Zoo humain », nouvellement paru chez Grasset : « Avec chaque jour qui passe (et qui vient ajouter encore cent cinquante mille individus à la population mondiale), le combat devient plus difficile. Si l'on persiste dans les attitudes actuelles, tout deviendra bientôt impossible. *Quelque chose finira bien par se produire pour réduire notre niveau de population, en dépit de tous nos efforts. Peut-être sera-ce une instabilité mentale accrue qui conduira à l'utilisation inconsidérée d'armes d'une puissance incontrôlable. Ce sera peut-être l'augmentation de la pollution chimique ou bien des épidémies qui se répandront comme un feu de brousse* ». Ce livre remarquable, qui fait suite au « Singe nu » du même auteur, est d'une lecture édifiante.

Après le décès de mon mari je reçus des centaines de témoignages d'affection et de regrets de la perte subie pour notre mouvement. En voici quelques-uns pris au hasard : Louis Louvet et Simonne Larcher, directeurs de « Ce qu'il faut dire » ; Alexandre Zevaès, avocat ; Kienné de Mungeot, directeur de « Vivre d'abord » ; Henry Zisly, Jacques Sautarel, Georges Pioch, Gabriel Giroud, Manuel Devaldès et son affectueuse compagne Léonie ; Hem Day, Jean Souvenance, Fernande Féron, Gustave

Franssen, Emile et Valentine Bauchet, Jeanne et Félicien Challaye, Lucien Barquissau, avocat, Louis Launay, Etienne Michaut et de nombreux anciens abonnés de nos périodiques *Génération consciente* et *La Grande Réforme*, tous extrêmement chaleureux.

Pour honorer sa mémoire, dans le sens qu'il eût aimé, je repris en mars 1946, la publication de notre *Grande Réforme*. J'ai tenu bon jusqu'à épuisement de toutes mes ressources, et le trente-deuxième numéro de mai 1949, fut un adieu à mes abonnés et aux amis qui m'avaient soutenue. Ils n'étaient pas assez nombreux, hélas, pour m'éviter de succomber sous de trop lourdes charges. Je fus longtemps à m'en consoler.

Eh bien, en dépit des critiques et de l'incompréhension d'une certaine masse, dont l'intelligence est gangrenée par un ramassis de préjugés médiévaux, malgré les attaques et les délations d'adversaires haineux, malgré les persécutions, les procès, les condamnations et les emprisonnements qui nous ont atteints, certes, dans nos personnes, ce que l'on n'a pas réussi à détruire, ni même à amoindrir, c'est la solidité de nos certitudes basées, non sur une opinion toujours sujette à des variations, mais sur une véritable science biologique et sociale, dont les déductions logiques et raisonnables ne peuvent manquer de dessiller un jour les yeux des moins clairvoyants. Jamais aigri, toujours confiant, Eugène Humbert en eut toute sa vie le ferme espoir. Et ce fut son indispensable soutien.

## Un propagandiste complet

---

Orateur - écrivain - agitateur

# SÉBASTIEN FAURE

Issu, le 6 janvier 1858, à Saint-Etienne, d'une riche, austère et très catholique famille provinciale, Sébastien Faure fut, très jeune, confié aux mains de ces messieurs de la puissante Compagnie de Jésus, qui étaient déjà les directeurs de conscience de sa pieuse mère, cette mère qui, dans le secret de son cœur, destinait ce fils préféré parmi ses six enfants, à la carrière sacerdotale.

C'est donc entre les murs sévères de la Maison des Missions à Clermont-Ferrand que commença son noviciat, et où il poursuivit jusqu'à sa dix-huitième année d'attentives études.

Sa vive intelligence, son extraordinaire mémoire, son don inné d'éloquence le firent remarquer par ses maîtres qui augurèrent pour cette précieuse recrue un avenir de brillant prédicateur digne d'illustrer et de servir leur Ordre. On sait que ce n'est pas tout à fait ce qui se produisit et, si Sébastien Faure devint l'éminent orateur que nous connûmes, ce ne fut pas au bénéfice de l'Eglise.

Bien qu'animé à ce moment d'une foi fervente, le jeune néophyte était aussi habité par le démon de la réflexion et du raisonnement ; le logicien était déjà en lui et, au cours des années, c'est le doute qui devait être

le fruit de ces intimes méditations, de ces interrogatoires intérieurs et, par voie de conséquence, aboutir finalement au doute et au renoncement à des vœux qui devaient bientôt l'engager. Quand il sentit sa foi chanceler, il s'en ouvrit franchement à son confesseur habituel qui tenta de le reprendre en main, minimisant cette crise passagère et fréquente, lui dit-il, chez les novices, lui conseilla la prière et la mortification, remèdes qui s'avérèrent inopérants, bien entendu.

D'autre part, son père, après quelques ennuis subis dans son négoce, désirait rappeler près de lui son fils pour l'aider et lui succéder au besoin à la tête de sa maison. Sébastien Faure ne tarda plus alors à rompre les liens qui l'orientaient vers un état pour lequel, honnêtement, il ne se sentait plus attiré. Cela au grand dam de ses professeurs et au vif désespoir de sa mère. Je passe sur les événements qui suivirent son retour au foyer et à la vie normale, ce qui m'entraînerait trop loin. Mais suivre la tradition familiale en s'enrichissant bourgeoisement dans le commerce du ruban, ne suffit pas à son ambition. Il s'évada, spirituellement d'abord, prit contact avec des jeunes hommes de son âge élevés à d'autres écoles, se plongea dans des lectures jusque-là interdites, ce qui l'amena peu à peu à réviser les idées qui lui avaient été inculquées, ainsi que les dogmes professés ex-cathedra par les religieux qui avaient présidé à son instruction première.

Et, ainsi qu'il l'écrira plus tard, dans des notes restées malheureusement inachevées, il cessa de contempler le ciel pour se pencher sur la terre. Ce qu'il y découvrit l'intéressa vivement et souvent même le bouleversa, surtout quant à la faveur de quelques voyages qu'il fit parfois en compagnie du chansonnier Pierre Dupont, qui était le frère de son parrain Sébastien Dupont, et avec qui il sympathisait, il put se rendre compte sur le vif de la dure condition des travailleurs des champs, de l'existence morne des ouvriers des grandes cités de la vie misérable de tout un peuple de parias voué aux travaux les plus pénibles, aux tâches les plus rebutantes et comme il avait le cœur bien placé, il se sentit soudain plus proche de ces déshérités qu'il ne l'était des siens, de ceux de la classe de ses origines.

De là à s'intéresser aux mouvements sociaux, il n'y avait qu'un pas, et Sébastien Faure le franchit rapidement. Il connut, par ses nouvelles relations, les œuvres des grands promoteurs des conceptions généreuses et antiautoritaires, au premier rang desquels Pierre Kropotkine, qui exerça sur son esprit curieux et ardent, une influence prépondérante, si bien qu'il finit par se lancer dans la grande bataille des idées. Il essaya d'abord ses premières armes publiques en province, dans la région bordelaise particulièrement et à Paris, ensuite où, libre de toute attache, ayant rompu avec le milieu familial que sa conduite horrifiait, et dénoué des liens plus intimes nouvellement formés, il devait donner toute sa mesure.

Il consacra sa vie à ce nouvel apostolat. En somme, la foi qu'il croyait avoir perdu était toujours en lui, mais elle avait changé d'objet ; elle n'était plus dédiée à l'adoration stérile d'un dieu irréel et inefficace, mais il l'a mis au service de l'homme bien vivant, de son semblable, de celui surtout qu'il sentait meurtri dans sa chair, brisé dans ses espoirs et brimé dans sa liberté.

A Paris, où il adhéra dès son arrivée au groupe socialiste « Les Insurgés du XVIII<sup>e</sup> » dans le quartier même où il avait élu domicile, il s'y rencontra avec Jules Guesde et milita quelque temps à ses côtés. Mais il fut bien

vite attiré et séduit par l'action menée à ce moment par les anarchistes qui étaient extrêmement combatifs et qui bénéficiaient d'une très réelle audience dans les milieux intellectuels de diverses tendances. Sébastien Faure fut admis avec joie dans la grande famille libertaire ; c'était un élément dont on ne tarda pas à apprécier la valeur. Comme il avait gardé de sa vie passée une certaine tenue qui contrastait avec le laisser-aller vestimentaire des compagnons de l'époque, il fut surnommé dans les milieux populaires : l'anarchiste au gilet blanc.

Ce fut alors l'ère de retentissantes campagnes à ce tournant de l'histoire où les motifs de combattre ne manquaient pas. On était en pleine période tragique des attentats motivés, sinon justifiés, par les provocations gouvernementales, les persécutions policières, le massacre des ouvriers de Fourmies, les scandales politiques et financiers (l'histoire se répète !), et en protestation contre le vote par une Chambre affolée, des fameuses lois d'exception, dites lois scélérates. On s'explique sans peine, certains gestes quand on sait les mobiles qui les ont déterminés. Ce qu'a résumé en peu de mots, au milieu d'une longue déclaration à ses juges d'assises, ce jeune homme de vingt ans, sensible et intelligent qu'était Emile Henry : « Ce n'est pas aux assassins qui ont fait la semaine sanglante et Fourmies, de traiter les autres d'assassins ». En relisant certains numéros du *Libertaire* de 1896, que je possède parmi les reliques d'un autre temps, je me dis qu'il fallait avoir un sacré courage et ne craindre ni perquisitions, ni tracas, ni prison pour insérer les déclarations qui s'y trouvent -

Sébastien Faure fut au milieu de toutes ces luttes, et pas seulement à la tribune ou dans les salles de rédaction, où d'ailleurs on n'était pas toujours à l'abri, mais dans la rue, partout où l'action directe se manifestait, prenant toujours, avec ses amis, sa part de responsabilités. De nos jours où le recul des libertés fait pendant à l'extraordinaire acceptation des masses devant les dictateurs avoués ou camouflés où les antagonismes sont accrues, où l'insécurité générale, l'angoisse collective règnent dans toutes les nations rivales, dont le surpeuplement aggrave les problèmes et excite les convoitises, des hommes comme Sébastien Faure font défaut, malgré ce que peut en penser une certaine jeunesse prompt à la critique ; car des agitateurs, des remueurs d'opinion ayant quelque crédit sont toujours utiles, à tous les moments de l'histoire.

Il est impossible dans un espace relativement restreint de quelques colonnes, de relater tous les faits qui meublèrent cette vie remplie au delà des limites. Je ne peux qu'en rappeler les principaux, les plus marquants.

Dans le nombre des publications, que créa Sébastien Faure, il faut citer *Le Journal du Peuple* où il eut avec lui des collaborateurs qui ont fait leur chemin... comme Aristide Briand, Francis de Pressensé, Octave Mirbeau, Laurent Tailhade entre autres. Il édita aussi une revue destinée surtout au public féminin qu'il appela « Les Plébiennes », un roman, sous forme de livraisons intitulé « Monsieur le Président », d'autres brûlots à l'existence plus ou moins éphémère. Enfin, il lança en novembre 1895, avec Louise Michel, l'organe qui devint celui du mouvement anarchiste actif *Le Libertaire* qui, à travers mille vicissitudes, perquisitions, saisies, procès, arrêts momentanés, fut le journal qui eut la plus héroïque et la plus longue durée de tous les périodiques anarchistes.

Propulsés par les événements qui, en France, depuis un demi-siècle enfiévrèrent les esprits : revanchisme, boulangisme, affaire Dryfus, séparation de l'église et de l'état, syndicalisme révolutionnaire, etc, Sébastien Faure et ses amis ne laissèrent passer aucune occasion d'intervenir,



d'alerter l'opinion, organisant meetings sur meetings dans tout le pays ; les débats étaient suivis par un nombreux public, partisan ou non, toujours passionné. Mais le gouvernement voyait mal l'étendue de cette agitation : il décida une grande offensive, appela à son secours les fameuses lois scélérates, et ce fut le Procès des Trente qui s'ouvrit à Paris, le 6 août 1894, incriminant, sous l'inculpation abusive d'« Association de malfaiteurs » les principaux militants qui étaient à la tête du mouvement anarchiste, et qui furent tous arrêtés préventivement.

Dans l'ouvrage que j'ai consacré à la mémoire de Sébastien Faure, originalement préfacé par Alexandre Zévaès qui fut son avocat à différentes reprises, je relate dans son entier ce procès dans toutes ses phases, car cela a une valeur historique. A ses côtés Sébastien Faure avait Jean Grave qui publiait à ce moment *La Révolte* devenue plus tard *Les temps nouveaux*, et qui était l'auteur de livres jugés subversifs ; Emile Pouget, le si sympathique fondateur du *Père Peinard*, Paul Reclus, neveu du géographe, le fidèle Constant Martin, Félix Fénéon, le fin critique d'art à l'esprit étincelant et qui écrivait dans la *Revue Libertaire*, Emile Ledot, le bras droit de Jean Grave, Louis Matha et bien d'autres militants plus obscurs, mais aussi actifs. Tous encouraient des peines sévères, allant jusqu'aux travaux forcés à temps.

Après le déroulement de ce procès monstre, et monstrueux, qui ne dura pas moins d'une semaine, Sébastien Faure, les avocats ayant plaidés, prit la parole en son nom et au nom de ses amis inculpés avec lui. Sans rien retrancher de ses idées ni de son action, il sut se montrer si émouvant et si persuasif que l'on peut dire qu'il contribua à enlever l'acquiescement et, cela, malgré la hargne de l'accusateur public et du président des assises, les rapports des policiers qui avaient ramassé leurs informations dans les poubelles des concierges et, il faut bien le dire, la terreur répandue dans le public par les récentes dynamitades.



En marge de son action sur tant de thèmes divers, on admettra que c'est sur le terrain antireligieux que Sébastien Faure se révéla un maître imbattable. Ses inoubliables controverses avec les plus retors des contradicteurs, en civil ou en soutane, ses exposés lumineux étayés sur une argumentation sans défaut, ont fait de lui un des plus grands parmi les défenseurs de la laïcité. Et c'est dans une langue châtiée, car s'il avait l'amour de la clarté et de la logique, il avait aussi le goût de la phrase bien construite, harmonieuse, fleurie d'images évocatrices, de symboles expressifs, qu'il dévoilait les mensongers préceptes des religions, les fausses vertus de leurs servants, l'obscurité voulue de leurs homélies, la richesse fabuleuse de leurs tabernacles, les scandales, les spoliations d'héritages et l'ingérence du haut clergé dans les affaires de l'Etat. Il a combattu avec la même éloquence, la même vigueur, les mannequins de la politique, les malfaisances du militarisme, les pourvoyeurs de prétoires, la dangereuse tactique des hypocrites pousse-aux-reins du surpeuplement, les abus du colonialisme esclavagiste, les racistes de tout poil, les excessives prétentions d'un patronat insatiable, les munitionnaires, les nababs de la haute finance, tous ceux enfin qu'il rendait responsables du grand malaise social, de l'inégalité des classes, de la douleur universelle pour reprendre le titre du premier livre qu'il publia.

En dehors des conférences et des articles qu'il fit par milliers, Sébastien Faure s'est aussi attelé à d'autres tâches. C'est ainsi, qu'en 1901, il fonda « La Ruche » où il tenta, avec l'aide de camarades compétents,

d'élever selon les principes libertaires, une quarantaine de garçons et de filles. Ce fut un foyer heureux pour des enfants dont les parents étaient impuissants à assurer existence décente et bonne éducation. C'est en pleine forêt de Rambouillet, qu'il loua, au Pâtis, un vaste domaine où, dans d'immenses jardins les enfants pouvaient s'ébattre et grandir en sécurité, dans une liberté intelligemment guidée. Cette œuvre qu'il soutenait pour ainsi dire seul, avec les revenus que lui procuraient ses incessantes tournées de conférences, vécut treize ans, jusqu'au jour néfaste de la déclaration de la première guerre mondiale. A ce moment, les fonds et les vivres manquant, Sébastien Faure dut abandonner cette intéressante réalisation.

A ce chagrin s'ajouta le désarroi de la mobilisation, la défection des anciens camarades, ceux qui avaient, avec lui, défendu la paix et qui s'étaient, malgré tout, ralliés aux fauteurs de guerre. L'écroulement de ses plus chers espoirs le laissait très affecté. Cependant, il ne se déclara pas vaincu et, décidant de tenter quelque chose contre le monstre déchaîné, il prit une louable mais dangereuse initiative, étant donné la menace du Carnet B - liste noire établie par la police d'état qui groupait les noms de milliers de suspects à arrêter sur l'heure au moindre trouble ou désordre en cas de mobilisation. En général, cette mesure ne joua pas. Elle fut suspendue, paraît-il, à la suite d'une démarche de Miguel Almeraya près de son ami Malvy, ministre de l'Intérieur. L'ancien leader de *La Guerre Sociale* usait, comme on le voit, de ses récentes et bien étranges relations. D'ailleurs, même sans cette intervention, le Carnet B n'aurait eu guère l'occasion d'être appliqué : tout le monde marcha bien sagement, à quelques très rares exceptions près.

Donc, après quatre mois d'un mutisme péniblement supporté, Sébastien Faure rédigea un bulletin, sous le titre « Ce qu'il faut dire », dans lequel il en appelait aux anarchistes, socialistes, syndicalistes et révolutionnaires de tous les camps pour qu'ils se ressaisissent et mettent tout en œuvre pour faire cesser la guerre. Cette tentative faillit lui coûter la liberté. Mais on trouva plus habile, en haut lieu, de lui faire un chantage savant. On le convoqua et l'on mit en balance son silence désormais ou la vie de certains camarades qu'on lui nomma et qui, dans les tranchées, avaient reçu et répandu son manifeste. Dramatique dilemme. Sébastien Faure ne put admettre que d'autres paient de leur vie les conséquences de ses propres actes. Il renonça, avec une profonde amertume, à toute action publique durant les hostilités et il s'en expliqua dans une circulaire qu'il publia après son entrevue avec Malvy.

Dans les années qui suivirent cette première guerre mondiale, celle qui devait être la « der des der », Sébastien Faure fut accablé par une suite de désastres où tout autre que lui eut sombré : pièges policiers, tracas, procès, puis la maladie et plusieurs interventions chirurgicales mirent ses jours en danger. Mais étant de souche vigoureuse, il finit par avoir raison de toutes ces épreuves. Alors, complètement rétabli, encouragé par les amis qui ne l'avaient jamais abandonné, il repartit d'un pied ferme et ce ne fut pas l'époque la moins féconde de sa vie quand on songe aux grandes croisades antireligieuses qu'il entreprit, à la part active qu'il consacra à la défense de la paix au sein de la Ligue Internationale des Combattants de la Paix et dans les deux journaux pacifistes du moment *La Patrie Humaine* et *le Barrage*. On ne faisait jamais appel en vain à son concours, à son appui et il fut, en toute occasion, l'avocat des causes les plus douloureuses, les plus difficiles, comme il soutint de toutes ses forces et de tout son cœur nos frères d'Espagne dans leur stoïque entreprise de libération.

Enfin, et ce fut le couronnement de sa carrière, il mit sur pied cette œuvre maîtresse « L'Encyclopédie Anarchiste » ouvrage qui, dans ses trois mille pages, renferme la somme de la pensée libertaire dans ce qu'elle a de meilleur dans le fond et dans la forme. Œuvre unique, non seulement en France, mais dans le monde. Compte tenu des livres et des articles qu'il a écrits, des conférences qu'il a faites, des chansons dont il composait paroles et musique et qu'il chantait, à l'occasion, des disques qu'il a enregistrés, sa production demeure fort importante.

Lorsqu'en 1939 la guerre encore une fois assombrit le monde, Sébastien Faure se trouvait avec sa vieille compagne éloigné de Paris, dans les Charentes où, coupé de tout contact avec ses amis, il ne tarda pas à s'ennuyer profondément. Pourtant, les lettres que nous recevions régulièrement de lui ne laissaient que rarement percer son désespoir. Mais, quand en octobre 1941, neuf mois avant sa mort, nous fûmes le voir, Emile et Valentine Bauchet, Eugène Humbert et moi, nous le trouvâmes moralement atteint et physiquement défailt. Sans contester, la guerre a hâté la fin de ce vaillant en lui retirant ce qui était le stimulant même de sa vie : la faculté de lutter et de répandre des idées qu'il savait justes et bonnes. Cela fit plus pour son vieillissement que les ans dont il était chargé. Cependant, déjà, au soir du premier jour de notre visite, il était si heureux qu'il avait repris couleur, gaieté, espoir et paraissait rajeuni. Au moment de nous séparer, on se promit de se retrouver, la guerre finie, tous les six, autour de la table amicale. Las ! la réunion tant souhaitée n'eut pas lieu, car sur les six, trois manquaient au rendez-vous et les trois survivants n'avaient pas le cœur à la joie.

C'est le 14 juillet 1942, à 84 ans et six mois que Sébastien Faure devait s'éteindre à Royan, dans une petite maison basse de cette rue montueuse au nom poétique du Champ des Oiseaux, bien isolé et dans un état qui, sans être la gêne, n'était pas la richesse car ce fut l'homme le plus désintéressé comme le plus simple, le plus modeste dans ses besoins. Tout l'argent qu'il reçut fut toujours employé à la diffusion sous toutes ses formes de l'idée qui lui était chère.

Arrivée au terme de ce résumé volontairement abrégé et bien imparfait de ce que furent la vie et les activités de cet infatigable lutteur, ce « colporteur des théories anarchistes », ainsi que l'avait dédaigneusement qualifié, lors du Procès des Trente, le fameux procureur Bulot, procureur surtout de têtes à Deibler, car il requit haineusement dans tous les grands procès de l'époque. Les hommes disparaissent, c'est la règle ; « le temps nous engloutit minute après minute » a dit Baudelaire. Mais le grain que certains ont semé lève toujours tôt ou tard, malgré et contre tout et c'est là l'important. Sébastien Faure vivra par les idées qu'il a répandues et dans les œuvres qu'il a laissées. Son apport est copieux et substantiel et c'est pourquoi son souvenir mérite d'être préservé de l'oubli.



## Deuxième partie

---

### LES PROBLÈMES DU COUPLE

**I. l'amour - Culture de soi - Education sexuelle -**

**La situation actuelle angoissante**

**I. l'Explosion démographique cause de misère et de guerre**

**Je ne vois pas de meilleure façon d'honorer la mémoire des deux hommes de pensée et d'action présentés en première partie, que de rappeler, en une sorte de « digest », les éléments essentiels de leurs théories, de leur réflexions, de leurs travaux éducatifs enfin, dont leur vie durant fut employée à répandre.**

Il peut paraître étrange qu'à notre époque de prétendu progrès social, sinon humain, et malgré l'évolution des mœurs, un raz-de-marée érotico-délinquant, une licence jusque-là inconnue entre les sexes, il soit encore nécessaire de définir plus nettement certains phénomènes primordiaux attachés à la vie de chacun. C'est donc, qu'en dépit des apparences, il demeure au fond des esprits en général, des obscurités tenaces héritées de longue date, et qui resurgissent du passé. Cela tient, je crois, à un persistant restant d'atavisme judéo-chrétien dont, même ceux qui se disent affranchis, semblent parfois encore englués, et qui pèse toujours sur tout ce qui touche à l'amour, à l'acte physique surtout, et l'entoure d'une sorte de halo d'impureté. « Il est plus difficile de désagréger un préjugé qu'un atome » a dit fort justement Einstein.

Remarqué à sa sortie des grottes par les seules religions, l'homme, d'après le docteur Pierre Simon, ne distinguait pas le divin du naturel. Science, philosophie et religion inextricablement mêlées, ne lui permirent qu'une acquisition lente de la connaissance des phénomènes de la nature. D'ailleurs, ceux qui ont quelque lecture sur le sujet, et qui ont eu

l'avantage de connaître des études comme celle, par exemple, très instructive de l'écrivain anglais Rattray-Taylor : « Une interprétation sexuelle de l'Histoire », ont pu se rendre compte du rôle prépondérant de l'Eglise, de l'Eglise médiévale surtout, de ses codes, de ses principes rigoureux eu égard à la chose sexuelle, et des persécutions, des pénitences, des châtements, des tortures que ses tribunaux spéciaux infligeaient aux malheureux contrevenants. De tout cela, beaucoup d'interdits perdurent et sont maintenus rigidelement, bien que des poussées contestataires, pour employer un terme à la mode, se manifestent périodiquement, au sein même de certaines institutions religieuses.

Il y a certes beaucoup à dire sur ce sujet sans arriver jamais à l'épuiser. Je tâcherai seulement à sortir des sentiers ordinairement battus.

L'amour est, sans conteste, une des plus grandes, des plus impérieuses préoccupations humaines. On peut dire que tout tourne autour, tout s'y rapporte et ceci, tout au cours de la vie. Tant en littérature, qu'en poésie pure, en peinture, en sculpture, en musique, au théâtre, partout enfin, les artistes, les poètes, les écrivains s'en sont inspirés, l'ont décrit, chanté, magnifié, divinisé et quelquefois maudit. Et l'on n'a pas fini d'en débattre.

Un grand nombre d'auteurs se sont penchés, et continuent de le faire, sur ce sujet, et en ont laissé des pages précises, hardies, de grande sensibilité et de vérité parfois amère. « C'est dans les livres que j'ai découvert l'univers » écrit J.-P. Sartre dans « Les Mots ». Il est vrai que les livres choisis avec discernement, non dans les bas-fonds de la littérature, renferment dans leurs pages de précieuses évocations, dont il est bon et même profitable de s'imprégner. Ces fenêtres ouvertes sur des sentiments inexplorés ou restés confus dans l'esprit, ravissent cette soif de connaître et enrichissent tous les êtres dont la curiosité reste sans cesse insatisfaite. Et il est regrettable que le goût de la lecture déserte tant de nos jeunes, et de moins jeunes aussi, trop pris par d'autres divertissements souvent hélas, bien inférieurs.

L'amour, puisque c'est ainsi que l'on désigne les divers symptômes émotionnels et sexuels, a de multiples facettes ; il peut être uniquement physique, sentimental, romantique, cérébral, platonique, rarement tout cela à la fois. Il y a même ces voluptés de l'âme, cette manifestation d'un amour morose, sensuellement intellectuel, teinté d'un masochisme plus ou moins poussé, tel que l'éprouvait, par exemple, Alfred de Vigny pour la comédienne Marie Dorval, et que nous a restitué avec réalisme et talent Han Ryner dans son ouvrage « Amant ou Tyran ».

Il est de toute évidence que le désir de rapprochement entre l'homme et la femme est d'abord sous la dépendance directe de l'attrait charnel. Alfred Fabre-Luce dans son livre « L'Homme-Journal » écrit ceci : « Le coït n'est qu'un stupide réflexe de l'espèce s'il ne s'accompagne d'aucun amour véritable, aucune découverte de l'intelligence ou de la sensibilité ». Sans partager en entier l'opinion de cet auteur, il faut convenir que, aussi épris que l'on soit, on ne peut faire l'amour vingt-quatre heures sur vingt-quatre, qu'il y a par conséquent des vides à combler entre les transports amoureux, lesquels d'ailleurs s'atténuent, on le sait, avec l'excès même et la redoutable habitude.

Paul Robin, à qui il faut sans cesse revenir, disait : « L'amour est un art que quelques-uns devinent, mais que presque tous doivent apprendre ». Il entendait par là que cet accès au bonheur, dans sa plénitude,

dans son harmonie la plus accomplie, celui qui allie à la fois les sens, les sentiments affectifs, la compréhension de l'un et de l'autre, n'est pas aussi facile à atteindre qu'il y paraît à première vue car, cette harmonie si délicate à réaliser, est aussi très facile à détruire.

En effet, dès l'abord, ni l'un ni l'autre des partenaires ne se connaît et ne s'évalue selon la vérité de son propre état naturel ; et l'on peut ainsi perdre, gaspiller et définitivement gâcher ce qui aurait dû créer et protéger cette harmonie sexuelle et sentimentale tant souhaitée et, dans le général, si peu obtenue.

Dans cette course au bonheur, où nous voyons trébucher tant de couples, il y a certes pas mal d'obstacles à surmonter. Or, à la base de toute conquête, de toute évolution, de quelque ordre que ce soit, il y faut une préparation, une nécessaire connaissance et, quand il s'agit d'une union que l'on désire édifier d'une manière durable et bien ajustée, une éducation ne peut être seulement sexuelle mais totale de l'être humain.

De quoi s'agit-il donc ? Eh bien, d'abord, pour l'homme comme pour la femme, de bien se connaître soi-même pour se modifier, s'améliorer, prendre conscience de sa valeur intérieure, sans complaisance mais sans humilité ; avoir le respect de soi, affermir sa personnalité, sa stature ; se placer hors du troupeau, du tout-venant, fortifier sa volonté, prendre en toutes circonstances une position nette et digne. Ne se plier aveuglément, par paresse d'esprit et sans analyse aux usages de la routine ordinairement admis et suivis, qui conditionnent, sclérosent la pensée et médiocrisent les sentiments, et qui enferment tout être dans une sorte d'œuf dont il lui paraît impossible de briser la coquille. Se créer aussi un idéal, élever son jugement, cultiver ses connaissances, contrôler ses réactions impulsives, freiner ses instincts agressifs ou brutaux. Rejeter ce penchant « propriétaire » de jalousie possessive, si profondément enraciné chez beaucoup. Enfin, essayer de parfaire ce que l'hérédité, le terrain familial et le milieu social ont mis en chacun, de bon, et lutter contre ce qu'ils ont déposé de nocif pour soi et pour autrui. Apprendre, en deux mots, ce que A. Camus appelait « le métier d'homme ».

Cette récréation en quelque sorte, ne peut être qu'une victoire de l'individu sur lui-même, une victoire quelquefois âprement remportée ; on est toujours un peu l'artisan de sa réussite ou de son échec et, tout être intelligent et sensible doit s'efforcer au mieux et en dehors de toute influence astreignante, de s'élever en humanité sans capituler devant les statuts conventionnels en cours dans notre société malade.

Je sais bien que cette culture de soi indépendamment du milieu ambiant est ardue, qu'il y faut une constante vigilance, une ténacité sans faille et aller souvent à contre-courant pour échapper aux habitudes contractées dès l'enfance, aux traditions opprimantes et contraires à tout épanouissement vital. Mais c'est un effort payant et libérateur. Il aidera puissamment ceux qui le tenteront, à ne pas sombrer dans des aventures douteuses, qui ne sont que la contrefaçon de l'amour et de l'amitié, à glisser sur des pentes vulgaires, désespérantes ; à céder à des tentations fâcheuses, drogue et autres perversions, à éviter des concessions humiliantes et regrettables, à atteindre enfin à un idéalisme réaliste et vivifiant.

Tout ceci est naturellement valable pour l'un et l'autre sexes, bien que nous sachions que l'homme et la femme sont deux êtres distincts et même souvent opposés. D'ordinaire, en effet, on ne prend guère la peine de

regarder avec assez d'attention, non seulement pour voir la personne à qui l'on porte intérêt, mais aussi pour apercevoir la figure exacte de son état humain défini dans le sexe qui est le sien. Il nous est assez difficile de nous abstraire suffisamment de notre point de vue sexuel particulier, pour raisonner impartialement à l'égard d'une personne de sexe contraire. De là, au départ, une absence de compréhension et de générosité mutuelle qui fait qu'entre l'homme et la femme, ce que l'on a appelé « la guerre des sexes » ou bien « la jungle sexuelle », ces luttes déguisées qui les séparent, et qui n'ont cessé de troubler leur association en les opposant constamment derrière une apparente communion. Ils vivent ainsi, à côté l'un de l'autre, dans l'atmosphère du mystère le plus complet quant à leur identité réciproque. Ni l'un, ni l'autre ne se connaît vraiment et ne s'apprécie selon la vérité de son propre caractère biologique.

Les laudateurs de la femme qui se drapent dans des formules sirupeuses, les démagogues surtout, cette race néfaste de flagorneurs plus ou moins convaincus ou désintéressés, emploient avec usure et ignorance des mots qui dénaturent la vérité qui les déserte : mots sonores, mots-tabous, mots-clés, mots-chocs, ces « mots-maîtres » disait Mussolini qui en connaissait bien la magie, sans que ceux-ci soient, pour autant, exacts et représentatifs de la chose visée.

Nous en avons des tas, nous, Français, et parmi eux, ceux qui figurent au fronton de tous nos monuments publics, de la mairie à la prison, mots fort beaux, s'il étaient vrais : *liberté, égalité, fraternité*. Or, la liberté, où se cache-t-elle ? L'égalité, où la trouve-t-on ? Quant à la fraternité... nous savons combien en vaut l'aune. Je me garde, pour ma part, de charger mon vocabulaire de ces mots dévalués, qui ont perdu leur rigoureuse signification, mais qui abondent sans retenue dans les discours redondants, et qui flattent délicieusement les oreilles complaisantes et complices des béats qui les écoutent.

Si donc l'égalité est un terme impropre dans le général, comment pourrait-il s'appliquer et qualifier deux êtres aussi différents qu'un homme et une femme. Ils n'ont ni la même morphologie, ni le même psychisme, ni les mêmes réactions nerveuses et sensorielles ; ce qui n'enlève à l'un, comme à l'autre, aucune de leurs facultés naturelles, de leurs particularités, de leurs qualités respectives, pas plus qu'il ne peut s'agir d'une hiérarchique tendance de supériorité ou d'infériorité en ce qui les concerne, contrairement au vieil impératif, codifié par Napoléon, qui, malgré la prétendue égalité des sexes, accorde à l'homme une supériorité et un pouvoir de domination légalement spécifiés.

Sur le plan social, comme sur le plan humain, ils sont quant à moi, absolument *équivalents*, ce qui, je crois, les situe plus justement que cette désignation facile et tant galvaudée d'égalité qui, pas plus là qu'ailleurs, ne répond à sa définition formelle.

Je vois donc ces deux facteurs d'humanité allant de pair, chacun gardant son intégrité essentielle. Et, il nous est possible d'imaginer que ces deux êtres, malgré leurs dissemblances, leurs singularités, leurs fonctions matérielles et physiologiques bien définies, leurs qualités et leurs faiblesses, peuvent s'entendre, s'unir, se compléter, s'aider et s'aimer. En dehors de l'attrait physique qui d'abord les rapproche, en dépit de leurs divergences de goûts, d'idées ou l'antagonisme de leur formation première, il leur reste de trouver un terrain d'entente, une voie de communication non illusoire pour, dans cette période d'adaptation initiale arriver à conclure



un accord, enfin, à former ce que j'appellerai « le couple », non le couple parfait, gardons-nous des termes absolus, la perfection en toute chose étant rarement atteinte.

Peut-être serait-il bon ici de convenir de certaines évidences. De par son essence même, la femme est conservatrice ; elle a un grand souci de sa sécurité, un besoin de soutien, une protection pas toujours assurée, mais en tout cas, supposée et désirée qui parfois peut la pousser vers le mariage, sans grande réflexion. Plus que l'homme elle est attachée au foyer, aux enfants, dont elle est la naturelle gardienne. Elle est positive et pratique. Son don de soi est total ; elle a de grandes réserves de tendresse et de dévouement, ce qui se double souvent d'un penchant à l'exclusivisme possessif. Elle détient une grande fluidité d'esprit, un sens subtil plus aigu que l'homme ; de même son potentiel moral et même physique, malgré son apparente fragilité, est bien supérieur. Elle assimile le malheur, lui oppose son endurance, ne se laisse pas fléchir facilement par les mauvais coups du sort, où l'on voit plus souvent l'homme sombrer.

Mais, à quelques rares exceptions près, les aventures périlleuses, hardies, non plus que les grandes aptitudes à l'abstraction et au démon de la recherche, en perpétuel mouvement dans les cervelles masculines, pas plus que les travaux de force, ne sont son fait.

Bien que de nos jours, beaucoup d'entre elles, et de plus en plus sans doute, dans l'avenir, par nécessité vitale participent davantage qu'autrefois à la vie active générale et sont promues à des postes importants dans l'industrie, la science, l'enseignement, les arts, les professions libérales, elles atteignent qu'exceptionnellement au sommet des conceptions, à l'ampleur, à l'originalité de la pensée, tout ce qui est, en fait, la marque même de la virilité. Le génie n'est pas féminin et il ne faut pas le confondre avec l'ingéniosité. Par exemple dans les Lettres, la Musique ou autres formes de l'art, elles n'ont pas le souffle, la puissance des grands. Leurs œuvres ne manquent ni de grâce, ni de valeur, ni de beauté, mais elles restent dans le ton mineur. Par contre, elles prouvent qu'elles peuvent être d'excellentes interprètes, d'intelligentes et précieuses collaboratrices mettant leur minutie, leur goût de l'ordre, leur efficacité au service de leurs partenaires masculins dont les vastes projets sont quelquefois seulement ébauchés, divers, abondants ou désordonnés.

Et, par ailleurs, depuis le comportement cérébral à la sexualité complexe, l'homme diffère encore de la femme par son prodigieux pouvoir créatif, sa logique froide, ses idées générales analytiques, objectives, sa prévision à longue portée, son besoin de conquêtes de toute sorte, son appétit inné du risque. Et, en amour aussi, il n'axe pas toutes ses actions sur ses sentiments affectifs, aussi ardents soient-ils ; il s'en évade plus aisément que la femme. Après l'acte, alors que sa compagne satisfaite reste languissamment engourdie dans une sorte d'aura persistante, l'homme apaisé est tout aussitôt détourné vers une activité extra-sexuelle ; ce qui, pour la femme, est un perpétuel étonnement chargé d'un peu de déception, dans sa méconnaissance du caractère physiologique masculin.

Et, il y a encore, concernant la femme, cet handicap sérieux qu'est la maternité, qui la maintient durant des mois dans un état physique et psychologique délicat. En effet, quand elle est fécondée par le germe vital détenu par le mâle, et qu'elle s'apprête à transmettre la vie, commence pour elle le bouleversement de l'équilibre endocrinien qui s'empare de toutes ses glandes et c'est le travail le plus extraordinaire, en même temps que le plus éprouvant et non sans danger, qui impartit à la future mère.

On a prôné, en style plus ou moins ampoulé comme d'ordinaire, que la maternité était le champ de bataille de la femme. Je dirai, plus simplement, que c'est pour elle la rançon du plaisir, un plaisir, hélas, pas toujours éprouvé, ou imparfaitement ressenti. Bien des hommes, en effet, coutumiers de ce que l'on a appelé « l'acte bref », soit qu'ils se révèlent malhabiles au déduit, ou particulièrement égoïstes, ou bien qu'ils soient affligés d'un état maladif d'hypernervosisme, trop pressés d'aboutir à l'ultime petite convulsion, ne se soucient guère de savoir si la compagne de leurs ébats est à l'unisson. Il faut entendre les confidences des femmes à ce propos !

Il y a tant de phénomènes physiques ou émotionnels qui interviennent dans les rapprochements intimes, chacun ayant son concept personnel en l'occurrence qu'il reste de se rendre compte à l'usage, si je puis ainsi m'exprimer, si celui-ci est bon, médiocre ou franchement mauvais ; et il est bien alors d'exercer son imagination et son adresse, ou bien soigner ses déficiences par une psychothérapie appropriée. C'est sans doute tout un art à cultiver si l'on veut parvenir à un accord dans la satisfaction complète dont aucun des partenaires ne doit se sentir frustré.

Puis, dans l'exercice délicat, bienfaisant et normal des rapports sexuels, il est sage de garder un équilibre, éviter les excès nocifs, flétrisseurs très vite des premiers enchantements. On est rapidement gorgé des meilleures choses, absorbées goulument, tandis qu'une dégustation savoureusement dosée flatte longtemps le palais... A cette concordance des sens, il faut réussir aussi l'affinité dans les autres relations entre celui ou celle avec qui on a choisi de vivre. Les goûts, les aspirations les idées ne doivent pas être trop opposés si l'on veut échapper aux graves sujets de discorde. Il y faut, bien sûr, beaucoup de tact, d'intelligents échanges pour éviter les frictions, les heurts plus ou moins rudes ; surtout proscrire de son vocabulaire les mots malsonnants qui blessent sans convaincre, les reproches amers, les mensonges mesquins, enfin tout ce qui est susceptible de transformer un bonheur infiniment ombrageux en une atmosphère chagrine et troublée, qui risque de pousser au naufrage la belle aventure, ou faire de deux êtres des enchaînés de l'indifférence, avec des corps soudés mais des âmes lointaines, comme nous en avons de si fréquents exemples sous les yeux.

Il est souhaitable aussi de laisser une certaine latitude entre soi, ne pas faire du nid une cage trop étroite ; s'accorder réciproquement et en toute confiance, une aisance de faits et gestes suffisante, aérer en quelque sorte la cohabitation si l'on ne veut pas tomber dans une monotonie à la fin accablante et par trop quotidienne.

Aux écueils intérieurs pour le couple, viennent se greffer les difficultés extérieures.

Dans cet univers technologique, notre espèce vit des temps impitoyables. La société dite de consommation, dans sa gigantesque gestation, a surpris et bouleversé les habitudes de nos contemporains. L'excessif surmenage imposé à tous par les nécessités vitales chaque jour plus exigeantes, l'insécurité, la peur (ce mal du siècle), l'appréhension constante d'un cataclysme exterminateur, le bruit infernal, cause de lésions irréversibles aux cellules nerveuses du cerveau, les pollutions atmosphériques et autres, menacent, empoisonnent et délabrent la santé, atteignent le moral et traumatisent l'organisme tout entier, créant un état latent d'irritabilité et prédisposent davantage à la confusion et à la violence, qu'à la douceur et au raisonnement. On peut dire que les humains sont, de nos jours,

quotidiennement sous la menace du progrès qui tue, ce progrès transformé en instrument de terreur, bien plus qu'il ne paraît servir l'homme.

C'est, surtout, le mépris de l'individu, condamné à l'anonymat obligatoire, un numéro perdu dans la masse grouillante des populations proliférantes à l'excès, et soumis aux impératifs abusifs des structuralistes, ces nouveaux princes de la technocratie (ce monstre glacé de nos temps inhumains). Or, le progrès qui se détourne en partie des besoins réels de l'homme en le rendant esclave de ce qui, normalement, devrait contribuer à le soulager, n'est pas forcément synonyme de civilisation. Mais les mandarins qui sont aux commandes de cette expansion économique, scientifique et politique, à la tête des grands trusts et de la finance internationale, sont bien plus préoccupés de leurs intérêts que du sort des populations qu'ils tiennent dans leurs rets.

Il est bien évident que l'on ne peut s'abstraire complètement de cette ambiance mécanique, qui mécanise les corps et les esprits eux-mêmes et soumet les êtres à des conditions de vie dangereusement artificielles. On ne peut rester en dehors, à l'écart de l'actualité. Un échange incessant s'établit, quoi qu'on veuille, entre le passé tout récent et l'aventure quotidienne. Tous les problèmes sont remis, à chaque instant, en question, et ce n'est pas en plein chaos d'idées que l'on peut trouver des solutions idéales et magiques. Raymond Duncan me disait un jour, il y a longtemps de cela, « Il faut tout raser ! » Il est bien vrai que l'on ne fait pas du neuf sur un vieil édifice en plein écroulement.

Mais je ne crois pas qu'un bilan uniquement technique et scientifique suffise à fournir un humanisme renouvelé et parfait, car les besoins humains ne sont pas seulement matériels et le confort domestique, pas plus que l'ordinateur, le fonctionnel, l'informatique, l'électronique, ni ces blocs de béton affligeants de laideur où l'on parque, plus qu'on ne loge, hommes, femmes et enfants — de la petite espèce, comme disait Napoléon de ses soldats, — n'ont procuré au monde la paix de l'esprit et du cœur. Loin de là. La joie de vivre, la bonne, la saine gaieté de Rabelais ne se lisent plus sur les visages. Ainsi naît un ennui secret et rongeur, celui de l'homme qui ne se sent plus en rapport profond avec sa propre vie. Dans son livre « Servitude humaine », Somerset Maugham écrit ceci : « Les jeunes sont malheureux parce que le contact avec la réalité meurtrit sans cesse l'idéal dont on les nourrit ». Evidemment. Et c'est bien là, je crois, que réside l'ambition de ceux qui aimeraient aider ces jeunes adultes désorientés, leur communiquer la force de résister aux grands courants dans leur nuisance, de se former une armure solide contre les atteintes de ce phénomène aberrant : la dépersonnalisation ; à ne pas accepter d'être de passifs et souffrants instruments de l'impitoyable engrenage, des hommes unidimensionnels au mépris de toute qualité et dignité humaines.

Les contestations actuelles de notre jeunesse, son indiscipline envers les sorbonnards momifiés, ses violences mêmes qui tendent à mettre la Société en procès, sont sans doute nécessaires et se justifient. Mais il ne suffit pas de dresser des barricades, de se coltiner avec les forces policières, de prononcer de vibrantes diatribes et tracer des graffiti vengeurs, ni de renier en bloc un passé, en partie éternellement valable et pouvant servir aux desseins futurs de ce nouveau monde qui aspire à naître. Des suppressions absolues ne sont ni désirables, ni même possibles. La tâche des jeunes est là. C'est à eux qu'il appartient de changer ce qui ne va pas, de cristalliser leurs justes revendications. « Le monde sera sauvé, s'il doit l'être, par des insoumis », a écrit André Gide. Oui, mais à la condition de sortir du lyrisme révolutionnaire pour entrer dans la mise en œuvre, dans l'élaboration, sans quoi, tout cela devient du pur nihilisme, et l'on reste dans le vide des lendemains improductifs.

Et, pour en revenir au couple, il est certain que l'actuel climat coercitif et en tout abusif, est peu propice à l'abandon heureux, à la quiétude et à l'équilibre. Il s'agit de ne pas trop se laisser envahir et entamer moralement.



Il est temps, après cette première partie de mon programme, d'aborder le sujet qui a trait aux pratiques prophylactiques sexuelles et anticonceptionnelles.

En premier lieu, il faut d'abord savoir si l'on veut des enfants, tout de suite, et sans contrôle ; ou bien, si l'on désire sacrifier à Vénus plus par goût que pour faire souche ; et, enfin, si l'on a l'intention d'avoir des enfants à un moment choisi, et d'en limiter le nombre à son gré.

Dans le premier cas, on n'a qu'à laisser libre cours aux lois de l'espèce. Dans les deux autres propositions, il y a lieu d'aviser, car il n'y a pas de miracle.

La nature, tendre mère aux effets contrastés et qui n'est pas à un méfait près, « la nature féroce aux instincts triomphants » a dit le poète, nous tend maints pièges contre lesquels nous devons sans cesse nous garantir — car elle n'a pas seulement doué de subtil parfum les somptueuses roses ou posé de riches couleurs sur les ailes des papillons —, sournoisement, elle a situé à « la place de la joie », ainsi que s'exprimait la douce Lucie Delarue-Mardrus, le piège de la reproduction. A ce piège naturel, il est donc prudent, si l'on veut parer à de trop nombreuses parturitions, d'opposer des pièges artificiels. Ces pièges artificiels, ce sont bien entendu, les moyens préventifs, et ceux-ci sont fort heureusement variés et nombreux.

Le procédé le plus simple et le plus en usage de tous les temps et encore de nos jours, est le retrait pratiqué par l'homme, surtout dans les campagnes, les bourgs retirés, les lieux-dits, où il n'est pas aisé de se procurer des préservatifs, et où l'on craint surtout les indiscretions et le qu'en dira-t-on. D'ailleurs, à l'origine, le préservatif ou condom avait été créé, non comme objet anticonceptionnel, mais comme mesure de garantie contre les graves atteintes du péril vénérien.

C'est en 1560, bien après l'invasion de la syphilis amenée en 1494 par les marins de Colomb, de Haïti au Portugal, et rapidement propagée à travers l'Europe, que fut conseillé aux hommes le port d'une sorte de manchon en toile. Cette toile, d'un contact sûrement peu plaisant, fut plus tard avantageusement remplacée par une pellicule mince et cependant assez résistante, appelée baudruche, produit extrait des intestins du bœuf ou du mouton. Puis, par la suite, le caoutchouc plus ou moins épais servit à la fabrication des préservatifs en question, qui devinrent alors, en même temps que des protecteurs contre la contamination de la syphilis et de la blennorrhagie, des préventifs contre les engendremens trop répétés.

Quant aux préservatifs féminins, bien que déjà connus dans les classes cultivées et chez les courtisanes, ils ne firent leur apparition publique que beaucoup plus tard, en 1700 environ. Les femmes, en général, se montrèrent assez réticentes à leur emploi. On connut d'abord tous les procédés les plus empiriques pour en arriver à l'éponge mignonne munie d'un cordonnet, que l'on trempait dans une solution acide et que

L'on introduisait profondément dans la cavité vaginale, les absorbants ou rosettes de fils de soie employées à sec, les poudres spermaticides que l'on projetait à l'aide d'insufflateur, les diaphragmes : pessaires en caoutchouc souple de diverses formes, destinés à coiffer le col de la matrice et dont l'usage devait être suivi de lavages minutieux, les cônes fondants en glycérine ou en beurre de cacao enrobant un spermaticide puissant, les comprimés produisant un gaz effervescent ; ce produit était très en faveur dans les pays nordiques de même que certaines « gélatines », le stérilet, sorte de champignon métallique, remis à la mode de nos jours, peu recommandé autrefois pour sa mise en place difficile, et aussi pour ses inconvénients. En effet, bien des femmes ayant les organes internes en état de constante inflammation, ne peuvent supporter cet objet rigide, fixé en permanence dans le col de l'utérus, sans voir leurs malaises s'aggraver.

Mais les femmes ont, à présent, le préservatif idéal : les quelque vingt-huit sortes de pilules, mises à leur disposition sous contrôle médical, et qui ne leur demandent aucun autre soin que de ne pas omettre leur absorption régulière. Administré par voie buccale, ce traitement a pour effet de supprimer systématiquement l'ovulation par un apport très important d'hormones.

Sur ce procédé chimique, mis en service depuis quelques années seulement, il y a eu pas mal de controverses. S'il immunise la femme avec un maximum de certitude contre tout risque d'engrègement, il rencontre parfois des cas d'allergie assez sérieux ; et si, dans la majorité de son emploi la pilule est assez bien supportée, il arrive que, suivant certaines causes peu prévisibles, même par les meilleurs diagnosticiens, des effets secondaires non négligeables se manifestent, notamment des troubles de la circulation sanguine, une augmentation de poids, des éruptions dermatologiques, des malaises hépato-rénaux, etc. En dehors de ces observations sur le plan essentiellement physique, on a observé que l'usage de la pilule créait un état de fait assez délicat dans les rapports intimes du couple : la femme, grâce aux qualités du produit ingéré gagne, paraît-il, un rôle sexuel plus actif et, demandant donc plus à l'homme dans ce domaine, il en résulterait parfois, de part et d'autre, frustration et névrose.

Vous le voyez, la pilule contraceptive a ses partisans et ses détracteurs. Mais, sur ce sujet comme sur bien d'autres, moins rassurants, les chimistes n'ont pas dit leur dernier mot. Quand l'expérience aura vieilli, les remèdes aux inconvénients présents seront probablement trouvés. D'ailleurs nous ne sommes encore qu'aux prémices de cette découverte sensationnelle en soi et, déjà, on envisage une pilule qui ne serait absorbée qu'une fois par mois, soit avant, soit après l'ovulation. Des travaux sont également à l'essai pour la préparation d'un vaccin qui, inoculé à la femme, serait mortel aux spermatozoïdes.

Aux Indes, où le trop-plein surpopulatif pose des problèmes angoissants, les laboratoires de recherches expérimentent un procédé qui consiste en une minuscule capsule en silastic qui, implantée sous la peau, laisse filtrer très régulièrement à travers ses parois, la progestine contraceptive qu'elle contient, dans la circulation sanguine de la femme, lui assurant ainsi une protection permanente.

Dans cette énumération des divers moyens préventifs de la grossesse j'ai négligé de signaler le fameux calendrier de la méthode des Drs Ogino-Knaus, source de tant de déconvenues pour celles qui s'y sont fiées. De même, je n'ai rien mentionné encore de la radicale stérilisation. En ce qui touche à cette dernière opération (vasectomie pour l'homme, ovario-

tomie pour la femme), les avis sont, aussi, bien partagés, et il me semble qu'il y a lieu de faire à son propos certaines réserves. Eugène Humbert et moi nous en sommes longuement entretenus avec Norbert Bartozek qui, vers les années 34-35 eut un procès retentissant dans notre pays, après avoir pratiqué un certain nombre de vasectomies, surtout dans la région bordelaise où il séjournait à ce moment. Il convenait, avec nous, que pour les jeunes cette stérilisation n'était pas à conseiller. En effet, les idées changent, les couples, pour une raison ou pour une autre se défont, et ce qui convenait parfaitement à un moment donné pour l'un et l'autre des conjoints, pouvait fort bien ne pas être opportun à un autre moment de la vie et avec d'autres personnes. Les raisons quelquefois graves de conséquences, qui se posent dans ces cas, nous ont toujours fait préférer l'emploi des moyens anticonceptionnels chimiques ou mécaniques à ce procédé par trop définitif.

La stérilisation peut s'admettre, à la rigueur, dans la situation d'un couple solidement uni, ayant eu les enfants désirés et voulant s'assurer désormais une sécurité sans contrainte obsédante.



Eh bien, après avoir déployé l'éventail des premiers thèmes, théoriques et pratiques de cette petite étude réservée aux *Problèmes du couple : l'amour, culture de soi, éducation sexuelle*, il me reste à conclure en abordant le dernier chapitre, celui du surpeuplement ; de l'explosion démographique qui préoccupe beaucoup de savants du monde entier, mais que les gouvernements ne semblent pas pour autant prendre en considération.

Quand les petits des hommes naissent au hasard, de parents plus ou moins qualifiés pour assumer le plus noble des rôles ; quand les enfants ne sont pas le résultat d'une sage sélection, maintenue par un état d'abondance véritable, et non chimérique ou promise ; par un état d'équilibre bienfaisant et permanent entre les biens nécessaires et les êtres qui doivent en vivre, toute pédagogie efficiente, tous projets d'amélioration sociale se réduisent à peu de chose et aucune bonne organisation future équitable ne saurait être instaurée.

La restriction des naissances est un fait de prévoyance sociale, une mesure de salut public. Il est bien avéré que la vraie grandeur de l'homme ne réside plus dans sa multiplication inconsidérée, mais dans l'accomplissement de son perfectionnement quotidien. Les néo-malthusiens qui ne sont pas des dépeupleurs systématiques — comme nos grands foudres de guerre, par exemple —, mais des peupleurs raisonnables, pensent que la qualité vaut mieux que la quantité ; cette quantité qui ne fait pas la richesse d'un pays en pesant sur lui de tout le poids des déchets qu'elle lui apporte, et dont regorgent les maisons dites de redressement, les prisons, les hôpitaux, les asiles psychiatriques et autres lieux d'assistance, qu'entretient la partie saine de la population, qui en est écrasée.

Ils pensent aussi, les néo-malthusiens, que les enfants doivent être conçus, non pour des fins utilitaires et de rapport, mais par des parents sains, vivant dans une quiétude morale et matérielle suffisante. Ils pensent que l'eugénisme, qui est la science de la bonne conception, devrait être enseigné aux adolescents des deux sexes sans hypocrisie réticente, en termes clairs, et suivre en cela les préceptes de doctes Anciens comme Montaigne, qui dit dans ses *Essais*, entre autres choses pertinentes : « Qu'a donc fait l'action génitale aux hommes, si nécessaire, si naturelle et si juste, pour

n'en oser parler sans vergogne, et pour l'exclure des propos sérieux et réglés ? Nous prononçons hardiment tuer, dérober ou trahir et cela, nous n'oserions qu'entre les dents ? » Les enseignants devraient rappeler ce sage langage à leurs élèves.

Du point de vue mondial, le surnombre des humains est une question si grave que les problèmes qu'il entraîne restent sans solution réelle. « Si la population croît plus vite que les ressources, on va, inéluctablement, quels que soient les régimes politiques, les croyances religieuses ou l'idéologie en faveur ou en vigueur, vers l'avitilissement de tous, la pénurie et la pauvreté » (Gaston Bouthoul). On va aussi, dans la plupart des cas, vers de terribles perturbations destructrices, car l'agressivité ne peut qu'augmenter avec le désespoir et le sentiment de frustration qui résultent de la misère croissante, surtout s'il s'y ajoute le désœuvrement des jeunes hommes en surnombre ; et le désespoir des habitants des pays surpeuplés, où la faim est permanente, dans la mesure où il peut engendrer des guerres civiles ou des conflits limités entre eux, n'en est pas moins un danger pour la paix mondiale par le jeu des alliances, des satellites et des protégés ; les maîtres, chaque jour, risquent d'être entraînés dans les bagarres de leurs valets.

Sans le frein limitatif de la régulation des naissances il ne peut y avoir de paix possible et durable à espérer, cela malgré tous les palliatifs et les tentatives de répartition des denrées et des produits divers utiles à la vie. La surabondance des êtres, alliée à la concurrence, au machinisme de plus en plus perfectionné, à la compétition accrue sans cesse, ramènera toujours la gêne, les privations et les conflits.

Et, nous dit encore Gaston Bouthoul, « Il ne s'agit pas seulement du Tiers-monde, quand il est question de surplus humain. Les Occidentaux, eux aussi, commencent à se sentir coincés dans ce cercle infernal, moins grave peut-être mais aussi réel. Chacun d'eux a ses régions arriérées et ses jeunes générations qui s'encolèrent, impatientes et inquiètes. Même dans les pays prospères, les ressources qui devraient servir au progrès qualitatif, sont en grande partie dévorées par l'accroissement quantitatif. Le complexe de l'encombrement règne aujourd'hui partout ; il développe un mécontentement latent chez les jeunes qui se sentent en trop, qui ne trouvent de place ni au cours, ni à la bibliothèque, ni au laboratoire, ni dans les locaux qui leur sont par essence même destinés. » Que l'on se souvienne de la réflexion faite à un reporter d'un quotidien du soir par des étudiants de Nanterre, en mai 68 : « Nous sommes des ratés de la pile, l'avenir est bouché pour nous ». Oui, c'est bien là le cauchemar des jeunes, ce qu'ils redoutent : le chômage et la guerre, et qui est responsable de l'épidémie de suicides de bien de ces jeunes hommes, lamentable signe de nos temps cruels.

Sur notre planète surchargée, les menaces ne cessent de se succéder, les points chauds se multiplient, les conflits de force et d'intérêts s'acharnent entre les nations, et les remèdes louables mais impuissants, recherchés par quelques bons samaritains, se heurtent à un himalaya d'obstacles, dont le surpeuplement est l'un des plus alarmants.

« Les plus grandes guerres et les plus sanglantes que nous ayons connues, observe l'auteur du livre « Le Zoo Humain », Desmond Morris, n'ont eu d'autre effet, à la longue, que d'inscrire une petite chute disgracieuse sur la courbe sans cesse ascendante de la population totale du globe. Il y a toujours un « regain d'après-guerre » dans le taux de la natalité et les brèches sont rapidement comblées. Le géant humain se régénère comme un ver mutilé et continue sa marche. »

Au désarmement matériel, jugé essentiel par les pacifistes pour le maintien de la paix, il semblerait urgent de procéder aussi au désarmement démographique, le seul qui n'ait jamais été tenté, ni même envisagé jusqu'ici. Pourtant, de tous côtés des appels anxieux s'élèvent et attirent les regards sur cette « marée humaine » qui déferle sur notre globe, et demandent qu'en soit ralentie et même stoppée la montée. Or, voilà plus d'un siècle que, dans tous les pays, les disciples de Malthus ont mis l'humanité en garde contre le fléau présent qu'ils pressentaient, ce qui leur a valu, que ce soit en Angleterre, en Amérique, en Espagne et dans notre douce France, plus de persécutions de la part des pouvoirs publics, que de gratitude et de compréhension de la part de la classe qu'ils désiraient éclairer et libérer, n'ayant qu'un but, celui d'instaurer un bon équilibre, une meilleure existence pour tous, réalisant ainsi le programme défini par le maître de Cempuis, Paul Robin : *Bonne naissance, Bonne éducation, Bonne organisation sociale*. Mais comme a dit je ne sais plus qui « Il est dangereux d'avoir raison trop tôt ».

Etait-il donc raisonnable d'encourager à grand renfort publicitaire, des engendremens intensifs et de payer, pour ce faire, les couples souvent les plus inconsciemment prolifiques ? Mais on sait que la logique et la sagesse ne sont pas forcément les qualités maîtresses des tenants du pouvoir de quelque étiquette ils se parent. En dernier ressort quand ils ne peuvent plus régler aucun problème national ou international, ils ont toujours recours à la guerre, laissant aux armes le soin de régler ce qu'ils n'ont pu ou voulu arranger honnêtement, raisonnablement, pacifiquement. Et l'on ne peut que regretter l'acceptation, la soumission des masses à leurs plus imbéciles ou criminels diktats.

Nous devons, nous pacifistes intégraux, faire admettre ce point de vue de pacifisme scientifique biologique et contrebalancer dans l'esprit de tous ceux qui ne sont pas irrémédiablement fermés à la logique, les faux-fuyants et les divagations, les hypothèses et les promesses chimériques des partisans du surnombre et d'une abondance inexistante. Une population volontairement limitée, née dans de bonnes conditions, élevée dans les réalités, à l'aise, non excédée de travail et de soucis saura alors trouver de nobles motifs pour vivre et se reproduire sagement, rationnellement, eugéniquement. Car le désurpeuplement urgent à l'heure présente, n'est pas incompatible avec un peuplement futur adéquat, à tout moment, pour une étendue donnée sur toute la terre, aux disponibilités en subsistances, au travail utile, aux études et aux agréments de la vie. C'est bien là le résumé des trois points notés plus haut : Bonne naissance, c'est-à-dire création de l'être humain dans les meilleures conditions de santé, de force et de beauté ; Bonne éducation : c'est-à-dire, éducation intégrale. Culture du cœur, du corps et de l'esprit. Pas de cerveaux sans mains, pas de mains sans cerveaux, pas de science sans conscience ; Bonne organisation sociale : c'est-à-dire un milieu social qui assure à chacun, dès sa naissance, le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque au développement progressif de l'humanité.

Jeanne HUMBERT.



Directeur de la Publication :  
Emile BAUCHET

Imprimerie du Progrès  
14 - Dives-su-Mer

Dépôt légal 3<sup>e</sup> trimestre 1970  
Inscript. Commis. Parit. 34.635



# NOTRE SERVICE DE LIBRAIRIE

(Adresser commandes à « La Voie de la Paix » en ajoutant 10 % pour le port. Par chèque bancaire ou C.C.P. ROUEN 1277-90 C.)

**Gabriel GIROUD** (G. Hardy). Disciple et continuateur de Paul Robin pionnier du néo-malthusianisme en France, par Jeanne HUMBERT ..... 9 F

**LA REVOLUTION CULTURELLE CHINOISE**, par Marie BONNAFOUS (vue par le dedans, l'auteur ayant travaillé deux ans à Pékin) ..... 9 F

**1939 - 1940 - UNE GUERRE PERDUE EN 4 JOURS**, par P.E. CATON. On y apprend comment on déclare une guerre... perdue avant d'être déclarée (702 p. 14 x 22) 36 F

De Henry COSTON

**L'EUROPE DES BANQUIERS** ..... 18 F

**LE RETOUR DES « 200 FAMILLES »** .... 15 F

**LE SECRET DES DIEUX** ..... 24 F

**ONZE ANS DE MAHLEUR (1958-1969)** .. 24 F

**LES TECHNOCRATES** ..... 15 F

**DICTIONNAIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE**, 1 088 p. relié ..... 90 F

De Pierre FONTAINE

**ALERTE AU PETROLE FRANCO-SAHARIEN**, avec cartes et documents, in-16 272 p. 15 F

**LE PETROLE DU MOYEN-ORIENT ET LES TRUSTS** ..... 15 F

**U.R.S.S. - U.S.A. un duel à mort**, in-16, 248 p. .... 15 F

**L'AVENTURE DU PETROLE FRANÇAIS**, in-16, 280 p., cartes ..... 18 F

**L'AVENTURE ALGERIENNE CONTINUE**. Une étude sur l'Algérie actuelle, les ambitions soviétiques et américaines et les positions françaises en Algérie ..... 10 F 50

DIVERS

**DEMAIN LE SOLEIL SE LEVERA**, par Armand WYBERT ..... 8 F

**LA BOMBE OU LA VIE**, par Jean TOULAT 15 F

**REQUISITOIRE CONTRE LA JUSTICE**, par V. QUESTER-SEMEON ..... 15 F

CARTES POSTALES, BROCHURES ET TRACTS

**LA PHILOSOPHIE PACIFISTE**, par Félicien CHALLAYE ..... 2 F

**POUR LE SALUT DU MONDE**, par Paul REBOUX ..... 2 F

**FACE AUX ELECTIONS**: Non ! à tous les candidats ! Paix et Désarmement par la démocratie **directe**, par Emile BAUCHET 1 F

**DISCOURS DE JEAN ROSTAND**, tract 21 x 27, le cent, franco ..... 6 F

**CARTES POSTALES**, 2 clichés pacifiques suggestifs, les dix franco ..... 2 F

# OUVRAGES DE JEANNE HUMBERT

---

**EN PLEINE VIE**, roman précurseur, illustré. Editions de Lutèce, Paris. (Epuisé)

**LE POURRISSOIR** (A Saint-Lazare), préface de Victor Margueritte, illustré de photos et dessins d'André Douhin. Editions Prima, Paris. (Epuisé)

**SOUS LA CAGOLE** (A Fresnes), illustré de photos et dessins d'André Douhin. Editions de Lutèce, Paris. Préface de Sébastien Faure. (Epuisé).

**EUGENE HUMBERT**. La vie et l'œuvre d'un néo-malthusien. Historique du mouvement néo-malthusien français. Illustré de photos, reproductions de journaux, affiches, etc. Annexes et Index alphabétique. Editions de **La Grande Réforme**. Prix : 10 F. (En vente à **la Voie de la Paix**. Ajouter 10 % pour frais de port.)

**SEBASTIEN FAURE**. L'Homme, l'apôtre, Une époque. Portrait et hors-texte. Editions du **Libertaire**, Paris. (Encore quelques exemplaires.)

**CONTRE LA GUERRE QUI VIENT**. Conférence. Editions de la Ligue des Combattants de la Paix, Paris. (Epuisé)

**GABRIEL GIROUD**. Brochure sur ce disciple et continuateur de Paul Robin, promoteur du néo-malthusianisme en France dont il était l'élève et le gendre et qui publia, sous le pseudonyme de G. HARDY, de courageux ouvrages dont **La Question de Population**, **Cempuis**, **Paul Robin**, **Moyens d'éviter la grossesse**, **Avons-nous trop de tout ?**, **L'Inabondance universelle**, **Malthus et ses disciples**, etc. (En vente à **la Voie de la Paix**, 3 F franco).

**PAUL ROBIN**. Une grande figure (1837-1912). Editions des « Amis de Sébastien Faure », Paris. (**Voie de la Paix**, prix 3 F.)